

## UN AUTRE HIVER EN ABSENCE

Avant-dernière conversation depuis Beyrouth

Marc-Antoine Cyr // 20 janvier 2013

*Ce jour-là, j'ai bien cru tenir quelque chose et que ma vie s'en trouverait changée. Mais rien de cette nature n'est définitivement acquis. Comme une eau, le monde vous traverse et pour un temps vous prête ses couleurs. Puis se retire, et vous replace devant ce vide qu'on porte en soi, devant cette espèce d'insuffisance centrale de l'âme qu'il faut bien apprendre à côtoyer, à combattre, et qui, paradoxalement, est peut-être notre moteur le plus sûr.*

– Nicolas Bouvier

C'est tout comme la tempête quand elle vient s'abattre sur le Liban. Ce qu'on appelle ici tempête, et que je vais te raconter.

Avant, ce n'est rien d'autre que du calme plat. La saine banalité d'un jour qui commence comme un autre. Rien de symbolique pour venir hachurer les tâches et les horaires. Un jour comme il en faudrait souvent. Du soleil simple et du présent et l'angoisse tenue à carreau sans que ce soit un effort. Le café juste assez sucré, pas trop, et personne pour venir heurter son corps et sa trajectoire sur les chemins où l'on marche.

Mais quelque part il est dit que l'on n'égrènera pas longtemps cette insouciance.

C'est d'abord une sensation qui précède le visible. Comme un goût de vinaigre, d'incertain. Une modulation. Le fond de l'air qui tourne. On savait que ça arriverait. Quelqu'un avait dû nous le dire, mais on avait rangé cette information section plus tard. Il suffit pourtant de se hisser sur la pointe des pieds pour voir que là-bas, sur la mer, ce n'est plus le bleu que c'était. C'est noir comme l'atrabile et ça remonte droit sur nous. Le ciel lentement se penche et se referme comme un goulot. On en a vu d'autres, mais quand même on voudrait se jeter aux abris.

Maintenant il ne sera plus question que de ça. La tempête et rien qu'elle. Il n'y a plus d'autre horizon, où que l'on regarde. L'air prend l'odeur des pluies froides bien avant qu'on n'entaille un crevé dans la peau des nuages. On ne va pas y échapper. On ne va pas non plus s'enfuir.

On ne le sait pas encore, mais ça va durer des jours. Le pays entier sera de corvée pour la lessive. Pas un recoin, pas une fibre qui ne seront passés à cette eau lourde, à la rincée forcée. Quand elle tombe ici, c'est la mer renversée. Il n'y a ni embellie ni variation dans le déversement lent. C'est une mitraille mouillée incessante qui érode et qui polit sans distinction la rue, le roc, la peau, la volonté, la longueur du temps. On voudrait se mettre en colère que ce serait perdu d'avance, qu'on ne saurait comment. Les tonnerres se jettent les uns sur les autres et ébranlent toute la structure des choses. La montagne entière tousse et flageole quand ils la cognent, quand ils la cognent encore. Au ciel, c'est la lancée des feux de hasard. Les dieux snipers tirent leurs éclairs en aveugles, à la fois très loin et tout proche. Juste là ça nous frôle et presque ça nous brûle, et là-bas très loin ça éclaire la côte jusqu'à ses confins. À chaque collision, on tremble et on s'étonne. La prochaine foudre pourrait être pour nous et sans doute nous tuer. Ou peut-être qu'on est mort déjà dans un éclat d'instant tandis que la tempête survit à tout, prolonge tout jusqu'à l'interminable.

Nuits et jours traînent en longueur. Cent heures que ça dure et ça ne faiblit toujours pas. On a fermé les écoles, les routes, les ponts, l'aéroport. Plus de fuite possible ni de distraction à part mirer ce ciel qui tombe. Elle occupe tout. Elle existe plus fort et nous réduit à l'espoir, le tout bête, celui de l'enfant qui pense à Noël quand c'est septembre. L'électricité s'est assoupie. Ne reste que cette eau-là qui s'insinue dans les fissures. Les sols des maisons vivent à la pataugeoire. On n'a plus ni ciel ni sol désormais, ni plafond qui tienne ni murs au sec. Il faut se mettre là dans un coin et balader sa pensée ailleurs, mais c'est vainement qu'on s'y attelle.

Au bout de plusieurs jours, le ciel se perce enfin de quelques épingles. C'est en filins que surgit le soleil à travers le noir de gris. Le pays se rallume comme une nouvelle planète. La pluie faiblit à peine, mais les trouées vont s'élargissant. Après, c'est mauve et c'est irréel. Les turbulences de sillage secouent le ciel comme un vieux drap. Ça n'est plus le monde tel qu'avant, c'est autrement.

Sur terre, on a pris l'humilité des petits. On est passé sous l'averse et on a survécu sans victoire. On entend dire qu'il y a eu des égarés dans la montagne, des noyés sur la côte, des troupeaux entiers décimés, des arbres cueillis par le vent comme des brins d'herbe. On ose alors pointer son nez dehors, hébété. On met quelques jours pour se remettre à l'endroit, tandis que le vent prend son temps pour s'estomper. C'est plus tard encore que l'on respire à nouveau sans y penser.

Toi qui disais toujours ne rien comprendre à ce métier que je fais, écrire, imagine que c'est comme ça. Comme une tempête quand elle tombe sur le Liban. En moi, c'est la même chose répétée. Ça vient, ça repart et puis ça reprend. Ça reprend chaque fois et ça me laisse gorgé d'eau dans une lumière mauve irréaliste que je dois décrire et habiter. Toutes mes saisons ont ce mouvement-là.

Pour écrire, j'ai besoin de ce bref flamboiement de netteté, de cette jetée de foudre durant laquelle m'apparaît pour une seconde toute la côte de mon pays intérieur. C'est au prix d'être malmené, lessivé, tremblant, de laisser par-derrière moi pas mal de parapluies cassés, mais je n'ai rien trouvé d'autre que cette météo changeante pour consentir à ce monde-ci, à comment il fonctionne, et pour me mettre d'accord avec lui.

Qu'est-ce qu'il me reste après ça ? Tu veux dire en gains ou en récompense ? C'est ardu de le mesurer. Quelques dégâts sans doute. Il y en a chaque fois. L'impression d'avoir été lavé comme d'une faute. L'envie de remettre le nez dehors, de rejoindre de loin en loin un jour plus plat, sa banalité d'occasion. Revoir du bleu dans l'air et non plus ce mauve impossible. Un sens à tout ça ? Je ne sais pas. Est-ce qu'une tempête a un sens, qu'elle arrive d'en haut ou bien du dedans ? Sous une tempête on reste sans autre souhait, on veut juste qu'elle s'arrête et on essaie de tenir bon. Il subsiste peut-être une chose une fois que c'est passé, une chose encore qui s'ajoute à la fatigue de l'épreuve : l'envie que ça recommence.

En voyant le monstre pleuvoir sur le Liban, il m'a semblé ressemblant. J'ai pensé que tu comprendrais le sens de l'image, et pas que tu me regarderais avec l'air de dire que traverser des tempêtes est un lot commun à tout le monde et surtout pas un métier.



On ne jette pas ses pieds sur un pays uniquement pour en goûter les fruits. On voyage aussi pour se visiter soi. Pour se découvrir au-dedans des recoins de saleté à mettre un peu au savon et à l'eau. Ces jours où ça tempête, on patauge comme les autres. On ne sait plus très bien ce qui nous pousse à répéter les départs, à refaire son sac pour aller courir après des trains, des bateaux, des taxis qui chaque fois nous traînaient sur des chemins de cahots. C'est au prix de ces errances et des sinuosités d'un tracé que l'on trouve parfois sous un caillou ou dans les chardons un éclat de miroir. Cherche-t-on à disparaître comme le font les fugitifs, à s'avaler soi-même dans les kilomètres, que le voyage nous rappelle à sa fonction première. Plus les yeux sont rivés sur le dehors et plus c'est au-dedans que l'on voit. On voudrait s'omettre mais on reste soi-même et c'est fâcheux. On va vers l'autre mais c'est pour ne pas être sien. Cet éclat de miroir trouvé par terre, il faut le ramasser, l'admettre, puis le replacer sur le sol. On ne rentrera pas plus léger, mais au moins on se sera entrevu tel quel.

On écrit aussi pour ça. Pour s'épuiser dans le geste.

Dans cet état de mouvement que je m'impose, une force m'oblige à réinventer sans cesse les mots qui disent les choses acquises. Les mots pour demander à boire, à manger. Pour dire merci ou encore au revoir. Pour demander où se trouve

l'endroit où le soir j'irai dormir. Pour retrouver les mots de l'amour qui souvent se font vagabonds à force d'être répétés. Pour ne rien laisser au déjà-vu et tout au hasard. Au hasard quand il est hasardeux. Parfois c'est mon âme qui pèse lourd et pas la montagne où je grimpe. Parfois c'est sur ma langue que c'est désert. J'ai beau pleurer des fleuves, ils ne mènent nulle part. Parfois des villes me parlent et parfois elles me font querelle. Je marche comme ça, traversé de présent et de souvenirs. Un présent qui m'échappe et des souvenirs qui ne sont pas tout à fait les miens. Puis je refais mon petit ballot et je repars.

Je n'ai jamais su faire autrement. Quand je reste quelque part, j'ai peur qu'une canaille ait noué sans que je la voie mes deux lacets ensemble et que je ne sache plus avancer sans boiter bizarrement. Fonctionner par déplacement. Quitter toujours. Revenir. Pointer déjà sur une carte l'endroit du prochain séjour. Ma seule maison, outre les deux bras bien choisis de mon amour, ce sont ces pages où je me penche. Ces carnets fripés dans la poche du sac à dos, là où il devrait y avoir la trousse des premiers soins. C'est là que j'inscris mille fois ce que j'ai entrevu dans l'éclat de miroir, l'instant où je l'ai tenu dans mes doigts. Il n'est pas sûr que cette maison-là ne prenne pas l'eau de temps en temps. Je ne suis pas sûr que ses fondations soient très solides. J'aurais peut-être mieux fait d'investir dans la pierre, tu ne crois pas ? C'est une vie de peu de choses, celle que je me fais ici et là, à tirer fort sur mes jambes et à partir chaque fois que je prends racine. C'est une richesse de vent que je ramasse, un butin qui ne pèse pas lourd mais que je mettrai quand même en lieu sûr. Je les veux en branches et en rameaux, mes racines, vers le haut et pas dans une seule terre.

Si on mesure la qualité d'un homme à la propreté de ses chaussures, comme je l'ai entendu dire ici, alors tu sais bien que je ne suis pas quelqu'un de très fréquentable. L'âge m'a rendu têtue à ce sujet. Mes godasses affichent sur elles des taches de terre et d'algues et pas mal de trous. Jamais je n'en jette une paire qui ne m'ait abandonné toute seule, crevée sur un rebord de route. Si les pas d'un homme dans une vie sont mesurés d'avance et bien comptés, alors je dois approcher déjà le fond de ma réserve. Bientôt peut-être je devrai m'asseoir et juste rêver assis, écrire assis, revisiter dans une fatigue tout ces pays engrangés.

Beyrouth n'est pas toujours lisible, ni quand j'y marche ni quand je rédige des mots sur elle. Elle joue sans cesse du talon et elle râpe un peu l'esprit. C'est l'une de ces villes avec lesquelles les écrivains se querellent. Il me semble que je t'écris mal aujourd'hui. Je te tourne autour comme on cherche une adresse. Je te parle en marchant quand je devrais peut-être regarder un peu devant. Si mes phrases expriment moins bien les choses pour l'heure, elles disent quand même comment j'existe aujourd'hui, sans netteté. Le propos de la ville me viendra sans doute distinctement plus tard, autre part. D'ici là, il me reste encore une épaisseur de semelle à user, alors ça va. J'irai comme ça. Tu me suis quand même, dis-moi ?



Tu sais, je t'en veux de ne pas être là. Ton silence me force à tout dire, mes trauvailles comme mes embarras, et il m'épuise aussi. Mais si je ne te cherchais pas toi, pas un autre que toi, je serais seul en vain, et soumis j'en ai peur à bien des égarements.



Quand on a peu connu ses grands-parents, quand comme moi on ne les a croisés que quelques matins d'enfance et jamais dans la confidence, on mesure assez mal ce que veut dire le mot passé. La mémoire, c'est aussi court qu'une mèche. On se sent partout comme un invité. Alors on voyage et dans chaque là-bas on butine sans vraiment se poser, et ce n'est jamais bien différent de comment on a toujours porté son ombre, comme un mouvement léger derrière soi. Il y a la question d'appartenir qui nous taraude, et celle de la durée, mais on les range sous la valise, ces énigmes-là. Et dans nos errances il arrive qu'un jour on passe à Byblos.

On essaie d'y entrer humblement, de ne pas déranger les ancêtres et les pierres. On paie sa place, on est invité, mais on a quand même envie de secouer un peu les cailloux et les chardons, juste au cas où. Peut-être qu'ici on comprendra mieux que la terre est à tout le monde, même aux errants. Peut-être aussi que le mot passé nous semblera plus supportable. On le compte ici à coups de millénaires. Plus de sept mille ans que la ville est habitée par les hommes, ce qui en ferait la plus ancienne des cités peuplées connues. Ça ne te donne pas un peu le vertige, à toi ?

Je n'ai jamais aimé le silence sans réponse des églises, mais j'ai goûté sans humeur le silence sacré de Byblos. J'ai compris que je n'avais pas besoin d'un dieu pour prier, puisque je pouvais librement venir ici et discuter sans gêne avec les âmes des vieux pêcheurs du néolithique, avec l'esprit des rois phéniciens, des amorrites, des assyriens, des perses et autres grecs, byzantins, arabes, ottomans et croisés. Ils sont tous passés ici et à eux tous j'ai demandé : est-ce que prier ce n'est pas simplement un dialogue entre soi et quelqu'un qui n'existe plus ? Une conversation quelque part où c'est silence avec un absent ?

Tant de peuples sont passés là qu'il serait laborieux de vouloir les mettre en ordre. De toute manière, c'est inutile, car c'est côte à côte et sans hiérarchie qu'ils se montrent aujourd'hui, et sans se jalouser. Pourquoi lire le site dans le détail quand il vaut mieux le prendre dans son ensemble, le recevoir dans sa pleine choralité ? Son chant de toujours m'a une autre fois mis au monde. Je n'ai pas eu envie d'inscrire mon nom sur une pierre, mais j'ai voulu m'asseoir là comme un enfant sous la main chaude et tremblante d'un aïeul et l'entendre raconter. Juste ça. Une ville qui chante et qui raconte la seule histoire des hommes.

Ma vieille chaussure s'est frottée aux rochers d'un puits rond à propos duquel a écrit Plutarque il y a deux mille ans (ou tout juste avant-hier sur l'échelle du temps) : « Isis se rendit à Byblos. Elle était assise près d'une fontaine dans l'attitude la plus humble ; et, les yeux baignés de larmes, elle n'adressait la parole à personne... » Mon dos s'est délassé contre une colonne sur laquelle se reposa Pompée. Mes yeux ont vu la même mer et aussi la même montagne, et aussi cette inscription que l'on tient pour la première trace de notre alphabet et qui orne le tombeau du roi Ahirom, maudissant celui qui en passant troublerait « ce lieu de repos éternel », ce que je me suis farouchement gardé d'oser.

Au lieu de tout laisser au vertige, j'ai songé que l'éternité était toute simple à voir, à embrasser. Je n'ai pas eu peur d'être météore et de passer par-dedans si brièvement. Je n'étais plus ni vieux ni jeune mais simplement passant, une âme et un corps en voltige là où d'autres passèrent et où d'autres se poseront dans longtemps. Un enfant devant l'Histoire, mais aussi un vieil homme pour avoir entendu chanter le vieux chant d'une ville. Byblos s'est racontée à moi en quelques heures, le temps d'un soleil bien haut et tombé, et ensemble on s'est montré nos cicatrices et nos rides, raconté nos instants debout puis affaissés, nos fatigues, et pour ces heures-là il n'était plus question de ma durée mais de la réalité de mon passage, pour une fois.



Voyant venir sa dernière tempête sur son lit de mort, l'auteur syrien Saadallah Wannous ne trouva rien de mieux à faire que d'écrire et redonner au monde la forme brève d'une histoire. À l'agonie, il offrit cette dernière nécessité.

Dans un passage de son dernier ouvrage d'homme, il compare l'existence humaine à un très long tunnel à l'intérieur duquel des peuples avancent, groupés par familles. Les enfants dans le cortège demandent à leur père à quoi les mène ce grand voyage. Les pères promettent qu'au bout du tunnel se trouve une éclatante lumière. Alors la marche peut continuer. Les questions des enfants reprennent, elles s'ajoutent dans l'oreille des pères au martèlement des pas des familles qui avancent dans le tunnel. Et à ces mêmes questions les pères font réponse, toujours la même, et la marche peut reprendre et durer encore. Puis à force de pas et de temps et de voyage dans ce tunnel, les enfants vieillissent et croisent d'autres familles et font à leur tour des enfants qu'ils mettent derrière eux en bout de cortège, des enfants qui à leur tour en viennent à leur poser la même question : à quoi les mène cette marche dans le tunnel ? Et les enfants devenus des pères reprennent la mélodie des anciens et promettent tout au bout la même éclatante lumière. Et c'est ainsi que se poursuit l'existence de tous les hommes : à marcher sans lumière et à croire aux réponses et aux promesses que font les pères, puis à douter d'eux en silence, puis à trouver en eux la force de quand même faire croire aux suivants qu'il existe une destination à ce grand voyage, en mettant juste assez

de brasier dans leurs yeux pour qu'ils la rêvent et pour qu'ils veuillent bien continuer d'avancer.

Dans ma longue et brève marche à travers ma vie, moi j'en suis resté aux questions, bien que je sois en âge d'être père et de marcher du côté des rassurants. Seulement voilà, comme il n'y a plus le dos d'un homme de mon nom devant moi et pas de gamin trottant derrière, ma braise et ma consolation il faut que je les invente autrement, tu comprends ? N'étant jamais, n'ayant jamais été partisan des lignes droites et des chemins tracés pour tous, ayant toujours préféré la solitude et pas les clans, j'erre au milieu du tunnel sans l'impression d'aller devant. Il arrive que je les envie, ceux qui passent et qui semblent ne pas douter du sens où ils vont, ceux qui savent comment. Moi, mon pressentiment est ailleurs. Moi, j'essaie d'éclater un bout de mur avec l'ongle, de creuser pour maintenant un carré de ciel visible. Je suis une anomalie, tu vois. Je suspends la trajectoire pour un peu d'horizon à moi.

C'est sur ces pages que je le garde, mon ciel. Si tu veux bien faire une halte, je te dirai que c'est aussi pour t'en montrer un bout que je fais tout ça. Comprends-tu mieux maintenant ?



Quand on s'apprête à terminer un voyage, à choisir ce qu'on rajoutera au bagage et ce qu'on laissera à côté, l'usage voudrait que l'on fasse quelque bilan. Je ne suis pas un grand ramasseur de souvenirs. Je préfère tout jeter en vrac dans la valise sans trop regarder ce qu'il y a dedans, la laisser dans un coin et me déplacer sans poids, je trouve ça plus adéquat. C'est bien plus tard, sans doute, que je saurai quelle était la teneur de mon viatique.

J'ai été joyeux à Beyrouth, mais jamais entièrement. J'ai été triste souvent, sans recours. Pas habitué comme il aurait fallu à vivre comme ils le font, dans l'oubli de leur mort et dans le côtoiement des contusions. Mais ne t'en inquiète pas, tu sais bien que la mélancolie joue l'accord mineur avec moi sans déplaisir. Je suis allé mon chemin comme un chat effarouché certains jours, et je ne crois pas avoir laissé ici autre chose que la valeur de mon temps d'écriture et mon écoute quand il fallait une oreille pour les récits des gens. Je t'ai cherché beaucoup, souvent. J'ai puisé ici quelques images en plus pour te raconter mieux comment je suis, puisque tu as dit souvent ne l'avoir jamais compris. C'est un bagage qui me semble utile et qui a le mérite de n'être pas pesant. C'est plutôt à moi qu'il aura servi, je le vois bien, parce que tu n'étais jamais là au moment où elles arrivaient jusqu'à ma tête, ces images-là. Te les écrire, c'était déjà les altérer, les polir, quand avec toi c'est l'exactitude des moments que j'aurais aimé célébrer.

Tu t'es tenu loin. Tu n'es jamais revenu tout à fait jusqu'à moi. Tant pis, c'est tout seul que je ferai la route à l'envers. Et c'est tout seul que j'espérerai au moins une

rencontre en embuscade. Te revoir, mais malgré toi. Je ne désespère pas de te trouver pour ça. Avoue qu'à tous mes rendez-vous tu viendrais en retard, bien après. Sans m'arrêter de t'attendre, j'agiterai encore ma vieille bottine et je secouerais du pied les cailloux et les chardons. On ne sait jamais.

S'il y a une chose que je laisserai dans la petite poche de mon ballot, à part les quelques mots d'arabe que j'ai vaillamment mémorisés mais que je prononce très mal, c'est cette manière qu'ont les Libanais de toujours se relever. Ils le font sans s'excuser, sans mal apparent, chaque fois que le mauvais sort leur allonge une jambette. L'habitude du malheur ne les a pas rendus forcément malheureux. On les voit déplier leurs genoux puis se remettre debout, et même rire, faire exprès d'être joyeux, parce que tout peut encore s'arrêter demain. C'est une chose que l'on ne sait pas faire, ni toi ni moi, mais dont je compte user les jours sans consolation. Je sais qu'il y en aura. J'aurai un geste libanais à leur opposer. Ce sera un bouclier comme un autre.

En venant ici, je voulais être sans origine, sans âge et sans couleur. Je sais que c'est en nommant trop fort ces attributs-là qu'on alimente des combats. J'ai voulu ne plus être de nulle part, ne plus être un auteur, ne plus être un garçon, ne plus être personne et devenir l'empathie. Je crains quand même qu'en recherchant ça j'aie bien trop écrit « moi » et pas assez écrit « eux ». Il me semble que pour ça j'aurais quelques excuses à présenter.

Venant ici, je n'aurai pas fait taire les assassins, mais je n'aurai pas été l'un d'eux. Je n'aurai pas donné de pain aux rêveurs, mais j'aurai perçu entre deux orages quelques filins de leur éclatante lumière. Je n'aurai rien appris à personne, mais j'aurai lu quelques images sur des visages. Je n'aurai pas donné lieu à des querelles. Je n'aurai pas non plus réconcilié les gens. Je n'aurai pas dit la moitié de ce que je devais te dire.

Je laisserai ici un souhait, un seul : que quelques-unes de mes pages aient pris la forme d'un petit éclat de miroir que je laisserai là, entre les cailloux et les chardons. Puissent-ils servir à un autre. Mon cœur battant n'aura bagarré que pour ça, et mes tempêtes aussi, et tout ce temps passé égaré loin de toi.